

A mon vieux chalet !

Ce soir, devant le feu de ton âtre enfumé, j'évoque ton destin, mon vieux chalet aimé. Je voudrais, en de beaux vers, exprimer ma pensée. Mais hélas, les muses ne l'ont pas visitée. Je ne puis donc te dire comme je l'aimerais tout ce que je ressens pour toi, mon vieux chalet !

Depuis tantôt deux siècles, sur ce vert pâturage, bravant sans défaillance la neige et les orages, chaque été tu abrites le troupeau et les bergers. Combien en as-tu vus qui sont dans leur repos ? Combien se sont assis comme moi devant l'âtre en rêvant au destin des chalets et des pâtres ? Quand je vois tous les noms gravés sur tes parois, et les dates lointaines gravées dans ton bois, je les vois défiler devant moi par centaines, ceux dont tu abritas les joies et les peines, tandis que mes regards fixés sur les tisons je crois entendre encore leurs pleurs ou leurs chansons.

Qui peut me dire : aucun n'est mort dans ce vieux lit, aucun non plus jamais, c'est certain, n'y naquit. Et je suis sûr aussi qu'en cette chambre close, l'amour, plus d'une fois, a murmuré des choses lorsque son aile rose, effleurant ce logis, l'aura pour un instant changé en paradis !

Combien de gais troupeaux ont animés les pentes, génisses aventureuses ou vaches indolentes, de ton vert pâturage parsemé de sapins qui semblent, recueillis, écouter des toupins la lente mélodie ou le gai carillon par l'écho répétés au flanc du frais vallon.

Mais les temps ont changé, mon joli pâturage, et toi aussi, mon vieux chalet. Témoins des autres âges, vous allez disparaître, rendus à la forêt. C'est cela, paraît-il, qu'on appelle progrès ! Des gardes-forestiers ou bien des bûcherons remplaceront ici vaches et génisses.

D'abord la brousse folle détruira les herbages, puis la sombre futaie s'étendra sans partage. Quelque part, dans ce bois plein de mystère et d'ombre, quelques pans de vieux

murs et un tas de décombres marqueront seuls l'endroit où tu es aujourd'hui et les ronces croîtront à la place où j'écris.

Les très vieilles maisons, m'a-t-on dit, ont une âme. La tienne, en ce moment, est là, dans cette flamme qui baisse doucement dans ton foyer noirci. Elle est dans ces recoins où l'ombre se tapit comme un souffle léger, où s'égrènent les heures !

A cette âme je dis : ne crains pas que j'oublie l'amitié sincère qui maintenant nous lie par tant de douces heures et tant de souvenirs. Qu'importe le présent, qu'importe l'avenir.

Nous sommes vieux tous les deux, et le passé suffit à occuper nos cœurs, vieux chalet, mon ami !

Alfred Favre, modzenî (1886-1980), Sus-Pernet, août 1950¹.



Le lieu n'a qu'une importance relative. C'est l'ambiance surtout qui compte.

¹ Texte aimablement fourni par M. Michel Freymond de La Coudre, qui l'a traduit en patois. Nous en avons rectifié deux ou trois petits points de ponctuation.

A MON VILYO TSALET.

Sta veillâ, devant lo fê de ton âtr' einfourmâ, ye son-
dzo à ton deveni, mon viljo tsalet. Voudrâi ein esprimâ ein
poési, mâ su hélâ pas práo suti, pu dan pas dere djusto ein
que recheinto por tè, mon viljo tsalet.

T'êfiéint sein la mangou la nâi et le z'ourantya,
vauti quâsu dou siéde que t'abrite le berdaï et le z'armaille.
Guiero ein a-to yu que dzâ sant dein l'âo grand repou? Guie-
ro, quement mè, sè sant setâ devant lo joyi ein mousein
âo destin dâi tsalet et dâi pâto?

Quand ye vouâto ti le nom gravâ ein eintaille su te
parâi et le date de tant lyein derrâi, le vâyo d'êfela pè ein-
tanna devant mè, stâosse que t'a cognu l'âo dzouy et l'âo
peinne; et dein la lieu dâi teson me seimble oûre onco
tant l'âo delâo que l'âo tsanson!

Cô páo me dere: "nion l'âo sobra dein sti viljo lyi,
et nion ne l'âi è vegnu âo mondo!". Et mè, peinsu assebin
que dein ton pâto bin ellicou, l'amou l'â mè d'on yâdzo efflyorâ
ton lodzi de son âta, po sti coup devegnu paradi!

Guiero de dzoyâo tropi, de modze caprichâose et de
vatse indoleinte. L'ant devallâ te peindya, yâ le sombre sapal-
le seimblant accuta lo gravo tsant dâi toupin et le guie tre-
câodon de ton frâi vaillon?

Mâ, le tein l'ant bin tsandzi, mon galé patourâdzo et te
mon viljo tsalet. Vegnu dâi z'altro z'âdzo, vo z'alla disparaître,
anéanti et veindu à la dzor! L'è à ein que desant, lo
progrè... Su sta teppa de sus-Pernet, forestâi et tsaplyen vin-
dant reimplièci vatse et gémisson.

D'abou la bossounâ et la verdanna vant devouagni la
floryâ, et pu la sombre sapallra gâgnera, sein partâdzo. Dein
n'on câro de sta dzor d'ombra et de mystéro, pi quâque
d'ombro et pierre de mouret devant qu'ice l'â zü itâ on bi
tsalet. Et le yâ te tè dresse onco vouâi, le ronce trotse-
rant, djusto le yâ y'écrisa...

A cein qu'on m'a de, le m'eson d'antan l'ont on' àma. Dein sti moment, la tima l'e' que, dein sta flyanna que baisse tsò paü dein ton àtr' eintserboua. Queument on soclio lerdzi, ye s'accarâte dein l'ombra dai z'eincasse, le yò tsò ionna le z'haore s'egrenant.

A st'ama, ye dio: n'ausse pouàira que y'ablyo sta balla ameti que no tin einseimblyo pè tant de d'ao moment et tant de souveni!

Pou m'ein tsau d'ora, pou m'ein tsau de l'aveni!
No sein viljo ti le dou et nein lo tieu prao falli de tot cein que fu noutra vya!

Alfred Favre, modzeni¹
(1886 - 1980)

Sus - Pernet, août 1950